

# Un « Voyage d'hiver » sobrement illustré par Deborah Warner

Grand interprète de l'œuvre de Schubert, le ténor anglais Ian Bostridge en livre une version extravertie et tourmentée

## MUSIQUE

Entrenné à l'Ustinov Studio du Theatre Royal de Bath en 2024, sous la direction artistique de la metteuse en scène Deborah Warner, le *Voyage d'hiver* (Winterreise) schubertien est jusqu'au 23 novembre au Théâtre de l'Athénée, à Paris. Il marque le premier volet d'une collaboration pluriannuelle avec l'artiste britannique, qui se poursuivra jusqu'en 2028, que ce soit dans le domaine purement théâtral, de l'opéra de chambre ou du théâtre musical, comme ici.

Aucun chanteur ne connaît mieux que Ian Bostridge le cycle de 24 lieder que Schubert, malade et déprimé, écrivit un an avant sa mort, en 1827, sur des poèmes de Wilhelm Müller (1794-1827), dont il avait déjà mis en musique, quatre ans auparavant, le cycle de *La Belle Meunière* (*Die schöne Müllerin*). Non content de les avoir interprétés plus de cent fois au cours de sa carrière, le ténor a publié un remarquable *Voyage d'hiver* de Schubert. *Anatomie d'une obsession* (Actes Sud, 2018), livrant sa relation passionnelle avec le chef-d'œuvre schubertien.

Deux hommes assis et un grand piano noir occupent, dès l'entrée du public, la scène de l'Athénée. Ian Bostridge est légèrement recroquevillé à l'arrière-scène, vêtu d'un pardessus sombre, d'une chemise blanche. Non loin, un vieux sac à dos. Le second homme est au proscenium, jambes et regard dans le vide. C'est le vieux joueur de vièle, dont la rengaine obsédante terminera le cycle, à l'instar d'un microsillon oublié sur une platine. Le pianiste a réveillé les premières mesures du premier lied. C'est un adieu : *Gute Nacht* (« bonne nuit »). Le chanteur fermait les volets de cette maison qu'il quitte pour ne jamais revenir, l'âme dévastée, au seuil d'une longue pérégrination jalonnée de douleur et de solitude, qui le mènera, de villages hostiles en lieux d'errance, au seuil du crépuscule et de la mort.



Ian Bostridge, dans « Voyage d'hiver », de Schubert, à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, le 16 novembre. Stéphane Lagoutte/MOP

En fond de scène, un tableau noir d'écolier où sont esquissés, à la craie, porte et escalier, à moitié effacés. A cour, les deux fenêtres de la vie d'avant, qui ne se rouvriront qu'à la fin sur des lumières dorées et irréelles, lorsque apparaîtront les trois soleils fantômes qui hantent la raison vacillante du voyageur. A jardin, un écran blanc où se reflètent des visions de nature abstraite. Au sol, quelques accessoires : bac à neige, feuille de glace, gravier, bâton de marche. Si subtil et délicat qu'il soit, le travail de Deborah Warner déborde peu de la simple illustration.

### Rage sombre

Ainsi ce bruit de la pierre avec laquelle il grave le nom de la bien-aimée perdue sur le givre dans *Auf dem Flusse* (« sur le fleuve »). Il y a aussi cette ouverture aveugle qui s'éclaircira à l'évocation des feux follets (*Irlicht*), la couronne mortuaire du cimetière que le Voyageur a malencontreusement pris pour une auberge (*Das Wirtshaus*).

Le désir de repos lui fera quitter ses chaussures, le souvenir du printemps, enlever son manteau. Il marchera en équilibre sur une ligne de crête imaginaire, le temps d'évoquer un rêve d'amour (*Frühlingstraum*) avant que les bourrasques furieuses de l'hiver ne le projettent d'un bord à l'autre de la scène (*Der stürmische Morgen*, « le matin tempétueux ») ou qu'il se couche de fatigue dans la neige, en proie aux hallucinations.

Plus que sur le plateau le théâtre est dans la musique. Dans le piano magistral de Julius Drake, qui met en scène chaque note, chaque phrase, fait rugir le vent et la tempête, réchauffe les fleurs du printemps, fige les larmes sur les joues, fait vaciller la raison d'un piano presque erratique dans *Letzte Hoffnung* (« dernier espoir »).

La voix de Ian Bostridge, 60 ans, s'est aujourd'hui usée, notamment dans les aigus, qu'il peine à atteindre. Mais la décoction d'amertume qu'il crache au visage du destin, le désespoir ex-

pressionniste dont il forge son chant, emplissent d'effroi et percent le cœur. De même la rage sombre qui empoigne *Einsamkeit* (« solitude ») ou la déploration qui s'agenouille devant un cerceuil dans *Der greise Kopf* (« la tête du vieillard ») tandis qu'une corneille, oiseau de malheur, se met à voletter autour de celui qui s'arme d'un bâton. Ou ces grondements de chiens et leurs claquements de chaînes qui font éclater ses mots dans *Im Dorfe* (« au village ») avant l'ultime berceuse du *joueur de vièle*. Tête basse, Ian Bostridge a posé sa main sur le crâne chauve du musicien des rues. Le pianiste Julius Drake les a rejoints devant un public harassé d'émotion. ■

MARIE-AUDE ROUX

*Winterreise*, de Schubert. Avec Ian Bostridge (ténor), Julius Drake (piano), Colin Blumenau (comédien), Deborah Warner (mise en scène). Athénée Théâtre Louis-Jouvet, Paris 9<sup>e</sup>. Jusqu'au 23 novembre.

# Marie-Sophie Ferdane en état de grâce dans « Barbara (par Barbara) »

Au Théâtre du Rond-Point, à Paris, l'actrice, accompagnée du musicien Olivier Marguerit, prête sa voix à la chanteuse

## SPECTACLE

**Le public frémit, magie du moment, communion silencieuse : l'émotion déferle dans la salle**

Coup de cœur pour une merveille de représentation mise en scène avec élégance par Emmanuel Noblet : dans la minuscule salle Roland-Topor du Théâtre du Rond-Point, à Paris, fraîche comme le printemps dans son pull vert et son pantalon blanc, la blonde Marie-Sophie Ferdane ressuscite la brune Barbara (1930-1997), sans chercher à imiter son modèle.

Composé à partir des propos de la star (courriers privés ou entretiens), le spectacle installe la comédienne dans la blancheur éclatante d'un studio de radio. Deux tables, des micros colorés, le clavier d'un synthétiseur devant lequel prendra place le musicien complice Olivier Marguerit : l'actrice arrive de la coulisse en s'excusant presque d'être là. Elle fait les questions et les réponses : « *Qu'est-ce que Barbara ? Barbara, cela ne m'intéresse pas du tout.* » Le ton donné est à l'image de l'icône, dont le fort tempérament se déploie pendant près d'une heure vingt. Vives, franches et ironiques, les paroles de Barbara disent son talent, son humour, sa sensibilité et une intelligence jamais prise en défaut.

### Laisser le biopic de côté

Marie-Sophie Ferdane, la grâce incarnée, chantera in extenso, sa voix troublante de sensualité, *L'Eau à la bouche*, de Serge Gainsbourg, alors qu'elle ne fredonnera que deux ou trois mesures de son inspiratrice. C'est Olivier Marguerit, formidable partenaire, qui se charge de faire entendre le monumental *Dis, quand reviendras-tu ?*. Le public frémit, magie du moment, communion silencieuse : l'émotion déferle dans la salle.

« Mes textes ne sont ni des poèmes ni des manifestes qui changeront le monde », affirme l'interprète de Göttingen. Elle ne milite pas, elle ne manifeste pas. Que pèsent ses rimes face à des gens qui meurent de faim ? Rien. Elle préfère parler des hommes qui l'ont « accouchée » et de l'amour, heu-

reux ou malheureux, qui a été la grande affaire de sa vie.

Circulant d'un micro à un autre et de bribes de souvenirs en fragments de confidences, la comédienne laisse le biopic de côté pour sillonner dans les éclats d'une personnalité. On a pourtant la sensation que, du début à la fin du spectacle, une seule et même chanson a été murmurée à l'oreille du spectateur. Cette performance tient à la nature même d'une actrice capable d'habiter le présent à temps plein, dans un paradoxal mélange de légèreté et de densité. Son jeu est à l'égal des refrains de Barbara, qui arpentent l'intime, se délient et se lient pour ne former, à l'arrivée, qu'une longue phrase racontant l'existence.

Dans la continuité de sons, de sens, de gestes et de mouvements, il se passe alors quelque chose qui arrive rarement au théâtre, mais plus souvent dans les concerts : la passion. C'est, en substance, la relation qui se tisse et l'élan ressenti par le public pour Marie-Sophie Ferdane. Pas de rappels en fin de représentation, mais, tout de même, on aurait tant aimé un bis. ■

JOËLLE GAYOT

### Barbara (par Barbara)

Conception : Clémentine Deroullet et Arnaud Cathrine. Mise en scène : Emmanuel Noblet. Avec Marie-Sophie Ferdane et Olivier Marguerit. Théâtre du Rond-Point, Paris 8<sup>e</sup>. Jusqu'au 23 novembre. Le 7 décembre à Deauville (Calvados), le 9 décembre à Vannes. Tournée en mars, avril et mai 2026.

## MOTS CROISÉS

GRILLE N° 25 - 270  
PAR PHILIPPE DUPUIS

Retrouvez l'ensemble de nos grilles sur [jeux.lemonde.fr](http://jeux.lemonde.fr)

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II												
III												

## HORIZONTALEMENT

- I. Coupe du monde. II. Des milliers de mètres carrés. On y va pour défaire les unions et essayer de faire fortune. III. Arménienne en Turquie aujourd'hui. IV. Un peu secoué. Venues d'Izmir. V. Toute la douleur d'une mère. Façonnel. VI. Venue de Brazzaville ou de Kampala. La fin de la fin. VII. Gai participe. Marquée par le temps. Ne porte plus rien chez nous. VIII. Préparates les pistes. Boîte de plus

## SUDOKU

N°25-270


4	1	5	9	8	2	2	6	7
2	6	7	4	5	3	9	8	
9	3	6	7	2	4	2	1	4
3	4	2	1	7	5	6	9	8
1	5	9	2	6	8	4	7	3
7	6	3	4	5	1	5	2	
5	9	3	8	1	4	7	2	6
8	2	1	6	7	9	8	5	
6	7	4	5	9	2	5	3	1

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA. Durée de la société : 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social : 124.610.348,70 €. Actionnaire principal : Le Monde Livre (SCS).

Rédaction 67-69, avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris. Tél. : 01-57-28-20-00

Abonnements par téléphone au 03 28 25 71 71 (prix d'un appel local) du lundi au vendredi, de 9 heures à 19 heures, et le samedi, de 9 heures à 17 heures. Depuis l'étranger au : 00 33 3 28 25 71 71.

Par courrier électronique : [abonjournal@lemonde.fr](mailto:abonjournal@lemonde.fr). Tarif 1 an : France métropolitaine : 399 €

Courrier des lecteurs  
Par courrier électronique : [lecteurs@lemonde.fr](mailto:lecteurs@lemonde.fr)